

Histoire de vie et choix théoriques

2^{ème} partie 1989-2021¹

Quand le « je » cherche à se définir, il peut commencer par lui-même, mais il découvrira que ce soi est déjà impliqué dans une temporalité sociale qui excède ses propres capacités de narration ; en effet, lorsque le « je » cherche à donner une définition de lui-même, une définition qui doit inclure les conditions de sa propre émergence, il doit nécessairement se faire sociologue.

Judith Butler, 2007.

J'interviens aujourd'hui dans ce séminaire, 25 ans après ma première intervention, en 1996. Mon récit se terminait en 1989, date de ma nomination comme professeur à Paris 7 Denis-Diderot. Je venais de publier *La névrose de classe* dont la conclusion était intitulée « Pour une sociologie clinique ». Mon récit était construit sur le modèle des groupes d'implication et de recherche « roman familial et trajectoire sociale » (cf « s'autoriser à penser »). Je répondais à la consigne initiale de ce séminaire à savoir l'exploration entre mon histoire personnelle, familiale, sociale et mon arrivée dans le champ de la psychosociologie, de la recherche, mes années à L'université de Paris Dauphine, ma rencontre avec Max Pagès, la création de Germinal avec Michel Bonetti et Jean Fraisse...

A posteriori, je me rends compte combien les années 1970 ont été déterminantes pour me construire comme sujet, construire ma pensée, ma vie professionnelle, ma vie familiale...

Un exemple parmi d'autres : entre 1971 et 1975 je vis dans trois univers socioprofessionnels :

- Comme éducateur de rue, je découvre les classes populaires, la pauvreté, l'exclusion, la violence sociale... Je découvre que les conditions concrètes d'existence sont un déterminant indépassable pour expliquer les comportements individuels. Je découvre que ces jeunes, qualifiés d'inadaptés, sont parfaitement adaptés à ces conditions d'existences. Les institutions les confrontent à une injonction paradoxale quand elle leur demande de se réadapter alors même qu'elles ne font rien pour améliorer ces

¹ Exposé présenté le 9 novembre 2021, dans le séminaire « Histoire de vie et choix théoriques », au Laboratoire de changement social et politique de l'Université de Paris. Ma première intervention dans ce séminaire en 1996, « S'autoriser à penser », est publiée dans *les cahiers du laboratoire de changement social* en mai 1997.

conditions « objectives ». C'est une des raisons pour laquelle la sociologie va prendre le pas sur la psychologie. Il convient d'analyser les situations sociales pour comprendre les conduites individuelles et la subjectivité des personnes. Je n'ai pas à l'époque l'armature conceptuelle qui me permet de formuler ce que je viens de vous dire. Je suis immergé dans le vécu des jeunes, dans des conditions d'existences totalement étrangères à celles que je connaissais. Je ne comprends pas bien ce sentiment d'étrangeté. Mais je sais confusément que cette expérience m'apprend quelque chose de fondamentale qui parquera le reste de mon existence.

- Comme doctorant à Dauphine puis assistant de Max Pagès dans l'UFR de sciences des organisations, je découvre Carl Rogers, *Le Développement de la personne*, l'écoute non directive, la dynamique des groupes, l'expression non verbale, la recherche. Je découvre qu'on ne peut dissocier la recherche scientifique de la recherche intellectuelle. Que les choses se découvrent en allant sur le terrain avant de les conceptualiser. Que la connaissance intellectuelle n'est pas supérieure à la connaissance sensible mais qu'il convient de les rendre complémentaires et surtout cohérentes. Je découvre également que le beau projet scientifique de Pierre Tabatoni et Hubert Brochier, les fondateurs de Dauphine, de créer les *Sciences des organisations* – comprendre les organisations comme un phénomène social total- va être dévoyé au profit des sciences de gestion, c'est -à-dire un ensemble de techniques pour optimiser le fonctionnement des organisations afin de remplir les objectifs qui leur sont fixés. On enseigne ainsi des techniques de pouvoir sans chercher à approfondir au service de qui ces techniques sont mises en œuvre. D'où le projet, initié par Max Pagès, d'explorer les phénomènes de pouvoir dans les organisations qui donnera lieu à une recherche sur IBM et l'écriture de *L'emprise de l'organisation*.
- Troisième monde socio-professionnel au croisement des deux premiers : je suis sollicité par René Lenoir, un inspecteur des finances issu du catholicisme social, pour participer à une étude RCB (rationalisation des choix budgétaires, l'ancêtre du New Public Management) sur la prévention des inadaptations sociales. Je travaille avec des polytechniciens de la direction de la prévision au Ministère des finances, pour mesurer les coûts et l'efficacité des Clubs et équipes de prévention spécialisés. Je découvre alors l'écart abyssal qui existe entre ce que je vis comme éducateur de rue avec les jeunes concernés, et la représentation que les institutions produisent sur la question des

inadaptations. Je découvre que ces études qui se veulent parfaitement rationnelles, objectives, scientifiques parce que fondées sur des indicateurs quantitatifs mesurables, conduisent à traduire tordre la réalité pour la faire rentrer dans des tableaux statistiques. Je découvre que ce vernis de scientificité n'est qu'un leurre pour justifier des politiques publiques dont l'objectif réel est de mesurer la rentabilité des mesures prises plutôt que les impacts réels sur les populations concernés. Je « mesure » alors combien ces démarches sont idéologiques sous une apparence scientifique.

Les contradictions entre ces trois mondes sociaux auraient pu me mettre en difficulté. Elles m'ont au contraire stimulées. Il me fallait comprendre ce qui m'arrivait. Et j'ai eu la chance de pouvoir traduire ce besoin de comprendre en projet professionnel, devenir un chercheur. C'est devenu une de mes hypothèses favorites : « Le sujet se construit dans les réponses qu'il apporte aux contradictions qu'il rencontre dans son existence ».

Dans cette confrontation, je serai étayé par différents supports sur les plans existentiel, intellectuel et professionnel.

- Dans le registre existentiel par un investissement dans différents groupes expérientiels comme l'expression non verbale, la dynamique de groupe, la bio-énergie, la gestalt, le rêve éveillé, la psychogénéalogie... Mais aussi dans la psychanalyse en entamant une analyse personnelle de 5 ans et une formation avec Michel Soulé et Janine Noël, deux éminents psychanalystes ayant créé une enseignement de la psychanalyse à destination des praticiens.
- Dans le registre intellectuel je travaille en étroite collaboration avec Max Pagès, Michel Bonetti et Jean Fraisse, un collectif puissant, pluridisciplinaire, chacun habité par des convictions théoriques profondes complémentaires et contradictoires. C'est dans ce contexte que je vais apprendre à construire ma propre pensée, oser l'écrire et soutenir trois thèses en sciences des organisations, en sociologie (sur *les jeunes de la rue*) et ma thèse d'État sur *la Névrose de classe*.
- Dans le registre professionnel, je suis assistant puis maître de conférences à l'Université Paris Dauphine et intervenant chercheur à Germinal, une association qui propose des groupes d'implication et de recherche et développe des interventions auprès d'organismes publics et privés.

J'ai raconté cette préhistoire dans mon précédent récit écrit en 1996 ². A posteriori, j'ai l'impression que « tout est joué » sur le plan de mes ancrages théoriques. Et pourtant l'essentiel de « mon œuvre » n'est pas encore écrit, si ce n'est *La névrose de classe et l'Emprise de l'organisation* (avec Max Pagès, Michel Bonetti et Daniel Descendre). Deux ouvrages qui fixent deux axes de recherche et deux piliers de ce qui va devenir la (ma) sociologie clinique. Le premier sur les histoires de vie. J'y formule une hypothèse structurante : « L'individu est le produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet ». L'autre sur les organisations hypermodernes, la révolution managériale et ses conséquences sur la vie au travail et la vie des travailleurs. L'exploration des relations entre les processus socio-organisationnels et les processus psychiques est centrale. La question des liens entre la révolution managériale et l'émergence de nouveaux symptômes de souffrance au travail est déjà en germe ainsi que la question des « nœuds sociopsychiques ».³

En 1986, les fondations sont en place. Par la suite je ne ferai qu'égrener des variations à partir d'une partition déjà écrite, mais surtout tenter de créer les supports conceptuels, méthodologiques et institutionnels nécessaires pour poursuivre cette aventure, la partager avec d'autres, lui donner une consistance scientifique, la faire reconnaître comme une orientation nécessaire dans le paysage intellectuel des sciences humaines et sociales, en France et à l'étranger.

Aujourd'hui, mon regard sur l'existence a profondément changé. Il est plus dubitatif, distancié, marqué par « l'insoutenable légèreté de l'être »⁴. Le recul, me donne une vision plus apaisée, plus tranquille. Mon récit jusqu'à la quarantaine - du moins est-ce ainsi que je le perçois aujourd'hui - est marqué par une créativité, une exubérance et un enthousiasme débordant. Les années qui suivent le sont tout autant, d'un certain point de vue, Ma vie professionnelle va consolider ce qui est en germe dans mon précédent récit sur les plans de la notoriété institutionnelle, du pouvoir académique, des publications, de la reconnaissance dans le champ des sciences sociales en France et à l'étranger. Étrange sentiment d'avoir construit un itinéraire pour accéder à la réussite et de n'y être, en définitive, pour pas grand-chose. J. P. Sartre

² « S'autoriser à penser », <vincentdegaulejac.com>

³ Ces deux recherches ont donné lieu à de multiples suites, rééditions et reconnaissances. Comme le colloque de Mons et la publication d'un N° 29 de la NRP en 2020, sur les métamorphoses de l'emprise (à l'occasion de la réédition par les presses de l'ULB) ou la conférence d'ouverture sur « La Névrose de Classe 1986 / 2021 » au Mucem de Marseille à la demande du LEST et du CEREQ en octobre 2021.

⁴ Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Gallimard, 1984.

évoquerait à ce propos « une volonté involontaire ». Entre les déterminations sociales (contextuelles), les opportunités institutionnelles (professionnelles), les actions quotidiennes qui se traduisent par une production d'articles, de livres, de séminaires, de voyages, de diplômes, de « groupes », d'organisations... qu'en est-il de la place du sujet, de l'auteur qui cherche à « produire sa vie », à construire une identité, à se faire une histoire ?

Pourquoi se raconter ? Comment se raconter ?

« Si l'on décide d'écrire sa vie, la vie décide de ce que l'on écrit » (Serge Doubrovsky). Écrire sur sa vie, c'est contribuer à se faire une histoire, à la raconter pour lui donner une existence et, pourquoi pas, une consistance. Une vie prend forme et consistance par le récit qu'on en fait. Ce sont les histoires que l'on raconte qui subsistent dans la mémoire.

La quête du sujet en quête de sens nous confronte à de grandes questions : *Pourquoi faudrait-il que la vie ait un sens ?* Question que P. Bourdieu se posait dans son célèbre article sur l'illusion biographique. « *La recherche du sens est une grave maladie* » écrivait Nietzsche. « *La direction décline toute responsabilité* » suggère mon fils Clément à propos d'une exposition qui montrait des flèches à roulettes allant dans tous les sens⁵. En définitive, c'est le lecteur qui produit le « dernier sens » d'un récit. Le sens est tout autant du côté de la réception que de la production. En définitive les choses sont sans doute moins claires, plus complexes, plus ardues, alors même qu'elles ont été sans doute assez logiques, peu compliquées, pas trop difficiles à réaliser. Reste à trouver la tonalité qui convient pour raconter ces années qui constituent « l'œuvre de ma vie ». Que faut-il retenir ? Qu'est-ce qui est « vraiment » intéressant ? En quoi le « récit de soi » a-t-il de la valeur au point de mériter d'être publié et lu ? Bourdieu a des phrases assassines lorsqu'il évoque ces universitaires qui racontent avec complaisance leur histoire qui n'est que l'expression singulière de vies sans histoires, qui cherchent à s'en donner une. Le narcissisme peut-être, en l'occurrence, ravageur.

La césure de 1989 correspond à ma nomination comme professeur des Universités. Elle, marque une étape dans mon parcours. Jusqu'à 40 ans je construis une pensée, je me nourris de lectures, d'expériences, de rencontres pour « me problématiser » et problématiser ma compréhension du monde. Je me forme d'abord comme psychosociologue puis comme sociologue « clinicien ». J'affirme des orientations. Je soutiens trois thèses et j'effectue une dizaine de recherches avec

⁵ < <http://www.calculmental.org>>.

d'autres, autant d'étapes dans la construction de mes choix théoriques. À partir de 1986, j'entre dans une phase de consolidation et d'approfondissement. Il s'agit moins de « découvertes » dans le champ de la recherche que de donner de la consistance (théorique, épistémologique, institutionnelle, politique, éditoriale...) à un projet scientifique.

C'est d'une certaine façon la vie qui va décider d'identifier mon histoire de vie à l'histoire de la sociologie clinique.

Je vais donc vous proposer quelques vignettes dans un va et vient entre un récit personnel, ce que j'ai vécu, et un récit « institutionnel » sur quelques étapes de la construction de la sociologie clinique

- 1) Le séminaire « histoire de vie et choix théoriques »
- 2) Les enjeux institutionnels à l'université, dans les associations et les différents collectifs qui jalonnent cette construction
- 3) Les enjeux entre sociologie clinique et psychosociologie
- 4) La création du réseau international de sociologie clinique
- 5) Les recherches et les livres

Au carrefour d'une histoire personnelle, d'enjeux institutionnels, dans des contextes sociopolitiques mouvants, je vais tenter d'illustrer une posture subjective parfaitement objective : C'est bien moi, Vincent de Gaulejac, individu produit d'une histoire qui va vous raconter comment je prétends en être l'acteur, le créateur, sinon le sujet.

Le séminaire « histoire de vie et choix théoriques »

En 1989, je propose à différents collègues d'explorer en commun notre *Roman épistémologique et nos migrations théoriques*. Ce groupe se réunira à Damaries les lys, dans un lieu protégé où nous avons l'habitude, avec Max Pagès, d'organiser des groupes d'implication et de recherche en internat. Ce séminaire réunira Max Pagès, Claude Revault d'Allonnes, Jacqueline Barus-Michel, Ruth Kohn, Klimis Navridis, Michel Legrand, Francis Loïcq, Serge Tisseron et moi-même. Chacun explore sa trajectoire devant les autres à partir d'un support sur la trajectoire socio-idéologique. Ce support permet d'exposer les valeurs, les croyances, les idéaux en remontant aux parents et aux grands-parents. Puis de mettre en rapport les événements biographiques de l'histoire sociofamiliale avec les influences reçues, les options idéologiques

et théoriques, les « textes sacrés » qui ont contribué à construire ses choix théoriques. C'est cette trame qui va être à l'origine du livre de Max Pagès sur « *Le travail d'exister* »⁶ et du séminaire « *Histoire de vie et choix théorique* ».

En 1994, je propose à mes collègues un séminaire sur ce thème, au sein du Laboratoire de Changement Social à l'Université Paris Diderot, avec trois objectifs.

- Une façon de se présenter, de se connaître, d'exposer ses recherches de manière moins académique. Il s'agit de vraiment « faire connaissance » entre nous, au sens le plus plein du terme. Partager la connaissance à partir de la façon dont chacun « fait » sa connaissance, produit ses recherches ;
- un moyen d'explorer comment chacun analyse les rapports entre sa vie et son oeuvre, quelle posture et quelle méthode il met en œuvre pour explorer ce qu'il met de lui dans la recherche. Il s'agit de les inviter à s'exprimer sur le registre subjectif à l'œuvre dans leur recherche ;
- Dans un contexte plutôt réservé vis-à-vis du « vécu », de l'implication personnelle, de la démarche clinique, c'était une façon de montrer l'intérêt et la pertinence de l'approche biographique et la démarche clinique.

Dans le cadre de ce séminaire, nous ne pouvions demander aux intervenants d'appliquer la méthodologie des séminaires « roman familial et trajectoire sociale ». Le cadre académique est différent de celui mis en place dans les groupes d'implication et de recherche. Le séminaire ne pouvait excéder une durée raisonnable de trois heures, divisée en deux temps, un temps d'intervention et un temps de discussion. Nous avons donc laissé à chaque intervenant le soin de décider la façon d'explorer les liens entre son histoire et ses choix. Dans la plupart des interventions, ils commencent par commenter la consigne de départ et comment ils comptent se positionner. Cette « entrée » dans l'exercice est un moment intéressant qui impulse une démarche, définit une posture, conditionne l'entrée dans l'exercice, indique le degré d'implication que chacun souhaite mobiliser ou, parfois, immobiliser.

Au début, il s'agissait d'inviter les collègues de Paris 7. Les premiers participants seront Numa Murard, Eugène Enriquez, Pierre Fougeyrollas, Pierre Ansart, Jean Duvignaud, Gérard Namer, André Marcel d'Ans. Tous les collègues de Paris 7 auront l'amabilité de « passer » dans ce séminaire. Nous inviterons aussi des « amis », des compagnons de route comme

⁶ Pagès Max, Didier Van Den Hove, *Le travail d'exister*, Desclée de Brouwer, 1996.

Christian Bachmann, Robert Castel, Georges Lapassade, Max Pagès, Daniel Bertaux, Philippe Lejeune, Klimis Navridis, Florence Giust-Desprairies. Et enfin après la parution du livre de Pierre Ansart sur « les sociologies contemporaines » (1990) inviter les grandes figures de la sociologie française comme Pierre Bourdieu, Georges Balandier, Raymond Boudon, Michel Crozier, Alain Touraine,

Je ne pensais pas réaliser le grand chelem tant la réponse de Bourdieu me semblait improbable (cf la célèbre phrase du métier de sociologue : « Le malheur des sciences sociales est d'avoir à faire à des objets qui parlent ». Il nous a confié que c'était Jean Claude Passeron qui l'avait écrite.) Quelle ne fût pas ma surprise de l'entendre dire, lors d'un colloque sur l'évaluation du RMI – avec Robert Castel- « J'ai mis du temps à comprendre que la sociologie s'était construite contre le personnel, contre l'existential et que c'est l'une des raisons de l'incapacité des sociologues à comprendre quoi que ce soit sur la souffrance humaine ». J'ai su en écoutant cela non seulement que je pouvais l'inviter, mais qu'un dialogue devenait possible entre socioanalyse et sociologie clinique. Il en avait accepté l'idée. Mais sa maladie et sa mort en a empêché sa réalisation.

D'autres invités prestigieux suivront comme Robert Castel, Jean-Claude Passeron, Edgar Morin, Serge Moscovici. Mais encore la génération de leurs successeurs, ceux qui ont animé les débats sociologiques à la fin du XX^e et au début du XXI^e comme Alain Caillé, François Dubet, Michel Wieviorka, François de Singly, Danilo Martucelli, Michel Mafesolli, et au-delà de la sociologie, comme Philippe Descola, Étienne Tassin, Boris Cyrulnik, Tobie Nathan ou Marcel Gauchet. On a pu constater très vite que les femmes étaient peu représentées dans ce groupe malgré nos efforts.

Quand je suis arrivé à Paris 7 sur les neufs professeurs, il n'y avait qu'une femme. Nous aurons quand même le plaisir d'écouter Anne Ancelin-Schützenberger, Jacqueline Barus-Michel, Françoise Héritier, Jeanne Favret-Saada, Claudine Haroche, Nathalie Heinich, ainsi que Cynthia Fleury, Nicole Aubert, Judith Butler.

Pendant quelques années, à l'instigation de Baudouin Jourdan qui nous a fait l'honneur d'intégrer le LCS pendant quelques années, nous avons décidé d'ouvrir ce séminaire à des chercheurs venant des sciences de la nature. Jean Marc Lévy-Leblond a ouvert la série, suivi de Jean-Pol Tassin et Étienne Klein. Ce corpus a été l'objet d'une HDR par Jean-Philippe Bouilloud, premier chercheur à analyser le contenu des trente premières interventions afin de « vérifier » notre hypothèse initiale : quels sont les liens entre vie privée et vie intellectuelle ?

Comment et pourquoi on devient sociologue ? Comment s'inscrivent la production intellectuelle, les choix théoriques et l'œuvre du chercheur dans le parcours de sa vie personnelle ?⁷

Outre son intérêt scientifique et historique, ce séminaire est devenu au fil des ans une institution. Certains collègues nous ont informés qu'ils souhaitaient y intervenir, comme s'il devenait un enjeu de reconnaissance dans notre milieu. Un renversement s'est opéré. Au début je me sentais timide comme demandeur. Aujourd'hui, au vu d'une liste prestigieuse d'intervenants, je me sens plus assuré. Le renversement a été net à propos de Pierre Bourdieu. Je n'osais pas l'inviter à cause de son article sur l'illusion biographique⁸. En fait ce fut l'un des plus beaux moments de rencontre et d'intimité qu'il nous a été donné de vivre dans cette aventure. Dommage que ses héritiers ne nous autorisent pas à publier son intervention⁹.

Quel bilan faire aujourd'hui de cette aventure intellectuelle ?

En premier lieu, c'est une très belle expérience humaine de rencontrer des collègues à partir de leur histoire. Un moyen de les connaître autrement. Des rencontres précieuses, agréables, intenses. Pour beaucoup, c'était la première fois qu'ils s'exposaient de cette manière, qu'ils réfléchissaient devant un groupe sur leur parcours intellectuel, sur la genèse de leurs choix théoriques, sur l'influence de l'histoire familiale et le contexte générationnel sur leurs recherches.

Pour les chercheurs du LCS, pour les doctorants et pour les participants fidèles, ce séminaire a été un lieu de formation permanente, d'initiation à la recherche. Ils ont écouté, cinq ou six fois par an, des chercheurs confirmés raconter comment ils travaillent, sur quels terrains, comment ils construisent leurs objets, comment ils ont construit leur réflexion épistémologique. Écouter un chercheur exposer sa façon de travailler, sa conception d'une activité qui garde sa part de mystère est toujours un moment précieux.

Ce corpus est aussi une contribution intéressante à l'histoire de notre discipline, à l'histoire des sciences humaines et sociales, à la façon dont la sociologie s'est construite et développée depuis la fin des années quarante. Soixante-dix ans d'histoire qui décrivent un héritage intellectuel et scientifique à partir duquel nous pensons nos recherches actuelles.

⁷ J-P. Bouilloud, *Devenir sociologue*, Toulouse, Érès, 2009.

⁸ Pierre Bourdieu, L'illusion biographique, *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 62-63, juin 1986.



⁹ Les interventions des participants sont publiées dans la collection *Changement social*, L'Harmattan, N° 10, 11, 12, 16, 17, 19

Quant à l'exploration des liens entre l'itinéraire existentiel et la production scientifique, le chantier est toujours ouvert. En particulier pour accueillir des collègues venant d'autres disciplines

La construction de la sociologie clinique

Après ma thèse d'état, je me présente sur un poste de professeur à Paris7 en 1988¹⁰. Je prends des responsabilités institutionnelles. La lecture de l'histoire change. Il s'agit moins de chronologie dans un processus de construction cumulatif, que de réseaux qui se constituent autour de moi, de collectifs, de groupes, de partenaires avec lesquels je collabore pour produire des recherches, des rencontres, des groupes de formations, des ouvertures institutionnelles. Autant d'éléments divers qui font système et contribuent à « me » produire. J'exerce une variété de métier : enseignant, chercheur, intervenant, formateur d'adulte, écrivain, directeur de collection, animateur de groupe, manager dans le public, comme directeur du laboratoire de changement social de 1980 à 2014, et manager dans le privé, en particulier avec la fondation de différents groupes et associations, puis la création de l'IISC (Institut International de Sociologie Clinique) en 2000 et la fondation du RISC (réseau international de sociologie clinique) en 2015. Je deviens un *homo Academicus* selon la définition de P. Bourdieu.

La conclusion de ma thèse est intitulée : « pour une sociologie clinique »¹¹. À l'époque je n'ai jamais entendu ce terme. Je « l'invente » parce qu'il correspond parfaitement à la problématique et à la démarche méthodologique qui sont au cœur de ma recherche :

- Sur le plan théorique, la nécessité pour la sociologie de construire des méthodologies afin d'explorer les influences réciproques entre les processus sociaux et les processus psychiques, conscients et inconscients.
- Sur le plan méthodologique d'intégrer une posture clinique pour permettre au chercheur de mieux analyser son rapport à l'objet, d'intégrer les outils pour aller « au plus près du vécu » des acteurs sociaux. Je reprends à Claude Lévi-Strauss l'idée que la validité des hypothèses en sciences sociales se « mesure » dans une confrontation entre d'une part la rigueur et

¹⁰ Eugène Enriquez raconte les avatars de mon recrutement dans son intervention à l'occasion du colloque organisé pour le 30^{ème} anniversaire du LCS, cf « Les cahiers du laboratoire de changement social, N° spécial 30 ans », Paris, 2000.

¹¹ La Névrose de classe, Paris, Hommes et groupes, 1987.

l'objectivité des méthodes comparatives et, d'autre part, leur incidence subjective¹² : l'hypothèse doit faire sens pour les acteurs confrontés aux phénomènes que le chercheur étudie. Je trouve intéressant de confronter deux postures - sociologique et clinique - que tout semble opposer.

À posteriori, je découvre que d'autres utilisent le terme. Lors d'un colloque de l'AISLF (Association Internationale des Sociologues de Langue Française) à Genève en 1988, E. Enriquez me présente deux collègues québécois qui souhaitent créer un comité de recherche de sociologie clinique : Robert Sévigny et Gilles Houle sont professeurs au département de Sociologie de l'Université de Montréal. Robert a fréquenté l'ARIP (Association de recherche et d'intervention psychosociologique). Il admire Max Pagès. Avec Jan Fritz, une collègue des USA, il anime également un groupe de travail au sein de l'AIS sur ce thème, première étape avant d'être « officialisé » comme Comité de Recherche. Nous sympathisons immédiatement. Six personnes assistent à cette première réunion : E. Enriquez, R. Sévigny, G. Houle, une femme que nous ne verrons plus et Robert Castel. Il avait participé à mon jury de thèse, il errait dans un couloir, je lui propose de se joindre à nous. Robert ne se reconnaît pas comme un sociologue clinicien bien qu'il ait beaucoup travaillé sur les rapports à la psychanalyse et à la psychiatrie. Son livre sur *Le psychanalysme* (Maspero, 1973) est une belle critique sociologique de la psychanalyse. S'il a une sensibilité clinique, sa posture est plutôt socio-historique. Il se méfie du psychologisme. Malgré ses réserves, Robert sera un compagnon de route ouvert, non sectaire, qui soutiendra notre démarche et accompagnera nos réflexions dans de nombreux colloques et séminaires. Nous étions donc six à Genève. Nous n'imaginions pas que nous serions 80 à Montréal en 1990 et 150 à Paris en 1992.

Le terme *sociologie clinique* va alors s'imposer comme « bannière identitaire » pour bons nombre de chercheurs qui se sentent marginaux dans les institutions qu'ils fréquentent. Des sociologues qui s'intéressent à la subjectivité, à la psychanalyse, à l'intervention, aux passions collectives ; des psychosociologues qui n'ont pas d'existence dans le champ académique ; des psychologues sociaux qui vivent sous la domination des expérimentalistes ; des collègues des sciences de l'éducation et des sciences de la communication qui ne savent pas bien où se

¹² Claude Lévi-Strauss, préface à l'œuvre de Marcel Mauss, in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1968.

situer... Des arlequins et des métis¹³ qui, bien que n'étant pas sociologues, ont plaisir à échanger dans un réseau ouvert et non dogmatique.

Très vite, grâce à Jan Fritz et Daniel Bertaux à l' AIS, à Marcel Bol de Balle et Renaud Sainsaulieu à l' AISLF, nous allons être reconnu comme Comité de recherche permanent par ces deux associations. Nous pourrons alors organiser des rencontres tous les deux ans, chaque association organisant un grand colloque tous les 4 ans au sein duquel chaque comité de recherche anime un certain nombre de sessions dont certaines conjointes avec d'autres groupes, ce que nous ferons régulièrement avec le Comité de Recherche Entreprise et Société présidé par J.F. Chanlat le Comité de Recherche de Sociologie de la connaissance. Nous nous retrouverons, dans le cadre des colloques de l' AIS et l' AISLF, à Madrid (1990), Lyon (1992), Bielefeld (1994), Evora (1996), Montréal (1998), Québec (2000) Brisbane (2002), Tours (2004), Durban (2006), Istanbul (2008), Göteborg (2010), Rabat (2012), Madrid (2014), Montréal (2016).

Nous prenons par ailleurs l'habitude de nous réunir une fois par an (minimum) dans d'autres pays à partir de l'initiative de groupes locaux animé par un leader dans chacun de ces pays : Rio de Janeiro avec Teresa Cristina Carreteiro, Brasilia avec J. Texeira et Christiane Girard, Natal avec Norma Takeuti, Maringa avec Matheus Vania Braz, Rome avec Michelina Tosi, Moscou avec I. Massalkov, Santiago de Chili avec F. Marquez, D. Sharim et Patricia Guerrero, Mexico et Guernavaca avec E. Taracema, Naples avec Massimo Corsale, Belo Horizonte avec Vanessa Andrade de Barros et José Newton, Athènes et Spetses avec Klimis Navridis, Montevideo avec Ana Maria Araujo, Buenos Aires avec Norma Espinola et Marcela de Grande, Cordoba avec Ana Correa, Montréal et Québec avec Jacques Rhéaume, Shirley Roy, Diane Laroche, Isabelle Fortier et Sophie Hamisultane, Istanbul avec Verda Irtis, Iclal Inciociu et Metin Cevizci.

Une trentaine de personnes vont, tout au long de ces années, se mobiliser pour organiser des colloques, des séminaires, des conférences et favoriser des publications en Espagnol, Portugais, Anglais, Grec, Russe, Italien. Belle aventure collective dans la mesure où les lieux dans lesquels nous nous réunissons sont particulièrement bien choisis et les villes évoquent plus souvent les vacances que le travail : Rome, Rio de Janeiro, Mexico, Montevideo, Santiago du Chili, Istanbul, Evora, Spetses, Athènes, Naples... Derrière cette apparence festive et conviviale, se dessine une aventure scientifique collective tant par les objets de recherche que les réflexions

¹³ Voir l'introduction du livre « Sociologies cliniques », 1993. Autour de ce terme, ô combien critiquable, se rassemblent des chercheurs qui ont des caractéristiques communes : refus de tous les dogmatismes, intérêts par l'articulation théorie du chercheur dans la société, refus des cloisonnements.

épistémologiques et théoriques. Mais aussi un réseau de collaboration actif, solidaire, hospitalier et convivial : nous faisons société ; nous mettons en acte les principes cliniques d'empathie, d'écoute mutuelle, de bienveillance, d'entre-aide, de réciprocité, d'intérêt pour les personnes autant que pour les idées, de co-construction...

Sur le plan scientifique, deux conceptions sont à l'œuvre dans ce projet de développer une sociologie clinique. Une conception anglo-saxonne, dominée par une vision pragmatique et pratique : La sociologie clinique existe parce qu'il y a des chaires, des articles, des cours, des revues, des livres, des programmes ; l'essentiel n'est pas dans la théorie mais dans la pratique du terrain auprès de travailleurs sociaux, d'enseignants, de médiateurs, d'urbanistes de soignants impliqués dans des actions sociales. L'article de Jan Fritz dans « Sociologies Cliniques » donne une bonne idée de cette posture¹⁴. L'autre conception est dominée par le souci de situer la sociologie clinique par rapport aux autres orientations sociologiques, de définir les paradigmes sur lesquels elle se fonde, de lui donner une consistance épistémologique et théorique. Elle s'inscrit dans un projet de construire une identité collective quant à la posture du chercheur/intervenant, les méthodes d'investigation, la prise en compte de la subjectivité, le rapport à la psychanalyse, la question du sujet, l'articulation entre processus sociaux et processus psychiques...

Je me trouve alors, confronté à un à un dilemme :

- Comme sociologue, je suis identifié à la sociologie clinique et je m'identifie à ce courant, à cette manière d'être sociologue. Mes travaux s'inscrivent dans cette perspective : étudier la dimension existentielle des rapports sociaux ou encore les relations entre « L'être de l'homme et l'être de la société » pour reprendre la belle expression du Collège de Sociologie¹⁵. La méthodologie des groupes d'implication et de recherche, du côté des histoires de vie, des organidrames, du côté de l'intervention dans les organisations, illustrent l'intégration entre une posture sociologique et une posture clinique. Sur le plan institutionnel, le Laboratoire de Changement Social devient un pôle majeur des recherches dans ce domaine. Ceci sera reconnu par le Ministère de la recherche au moment du plan quadriennal 2004-2008.

- Je suis par ailleurs un membre actif des Comités de Recherche de l'AIS, de l'AISLF. J'en assurerai la présidence à plusieurs reprises. Je dirige la collection Sociologie clinique d'abord chez Desclée De Brouwer (20 titres) puis chez Érès (prêt de 50 titres). Des doctorants me

¹⁴ Vincent de Gaulejac, Shirley Roy, *Sociologies cliniques*, Paris, Desclée de Brouwer, 1993.

¹⁵ Denis Hollier, *Le Collège de Sociologie*, Paris, Gallimard, 1979.

consultent pour effectuer leur thèse en sociologie clinique... Autant d'indices qui identifient la Sociologie clinique à ma personne. J'en deviens en quelque sorte « l'incarnation ». Mes pairs qui participent également à cette aventure, dont les contributions ne sont pas moins importantes, ne se trouvent pas dans cette situation. D'autres, mieux que moi, pourraient analyser la situation particulière dans laquelle je me trouve : Chef de file ? Mandarin ? Fondateur d'une école ? Il n'est pas facile, sans être présomptueux, sans tomber dans la forfanterie ou la fausse modestie, de décrire cette place de figure de proue de la sociologie clinique. J'ai toutes les caractéristiques de « *l'Homo Academicus* ». Mais je ne suis pas Pierre Bourdieu ou Alain Touraine. Je me vis comme un modeste artisan alors même que je me trouve propulsé à la tête d'une multinationale ! Cette double position suscite fascination, ambivalence et envie. Elle me donne de la force, un certain rayonnement, des opportunités de rencontres, de voyages, mais également des responsabilités, du travail, des obligations. Je deviens un point de mire. On attend de moi que j'occupe cette place. Commencent également les reproches : d'un côté de prendre trop de place, de l'autre de ne pas en faire assez. Je vais découvrir le poison de l'envie, du côté de l'envié. Cette place me confronte à des attaques destructrices, en particulier de la part de ceux qui n'ont cessé d'exprimer leur admiration et même parfois leur amour avant de basculer dans le rejet et la haine. Comme me le dit un bon ami sociologue : « Ne te plains pas, quand on occupe une position de pouvoir, il ne faut pas s'étonner de prendre des coups ». D'autant que cette position me donne du pouvoir d'agir. Elle va me permettre de réaliser bon nombre de projets, de développer des coopérations multiples et parfois inattendus dans une dizaine de pays différents. Je suis sous la protection d'une divinité grecque que j'apprécie particulièrement *Kayros*, le dieu du moment propice. Il a une mèche de cheveux longue, sur le front alors qu'ils sont coupés au ras dans le coup. Cela pour signifier qu'il faut savoir le saisir juste quand il passe, sinon, c'est trop tard. J'ai donc assumé ce rôle de développer la sociologie clinique tout en gardant la nostalgie du « petit artisan sociologue » qui écrivait dans son coin *la Névrose de classe* sans rien demander à personne. J'ai cédé sans me forcer aux « trompettes de la renommée » en ayant parfois le sentiment que tout cela arrivait bien malgré moi, tout en faisant exactement ce qu'il fallait pour que ça arrive. Il s'agit en quelque sorte d'une « volonté involontaire », selon la belle formule de Jean Paul Sartre.

La sociologie clinique va devenir un courant reconnu dans le champ académique et auprès des professionnels de la relation. Le Laboratoire de Changement Social sera reconduit à chaque plan quadriennal avec des évaluations très positives en 2004, 2008 et 2013, jusqu'à sa fusion avec l'autre équipe d'accueil de l'UFR de sciences sociales, le CSPRP (centre de sociologie des

pratiques et représentations politiques) pour constituer le LCSP (laboratoire de changement social et politique) au 1^{er} janvier 2014. En 2008, nous créons, avec Florence Giust-Desprairies, recrutée comme professeur à Paris7, une spécialité de master intitulée « sociologie clinique et psychosociologie », avec une filière recherche, *Clinique du changement* – aujourd’hui dirigée par Marie-Anne Dujarier - et une filière professionnelle, *théorie et pratique de l’intervention clinique dans les organisations*, dirigée par Fabienne Hanique¹⁶. Nous accueillons en doctorat des chercheurs en provenance du Brésil, d’Argentine, du Chili, du Mexique, du Canada, d’Italie, de Grèce, de Turquie et d’Espagne. Il aura fallu 20 ans pour que cette orientation soit enfin reconnue au sein de l’Université française.

Sociologie clinique et psychosociologie

La question est souvent posée des différences entre sociologie clinique et psychosociologie. Je n’ai pas eu au départ d’intention d’imposer ce terme. Pour une part, il s’est imposé de lui-même. Comme disait Winston Churchill à propos de la démocratie, « c’est le plus mauvais terme à l’exception de tous les autres ? » Ce vocable s’est imposé comme une orientation théorique dans le champ des sciences humaines et sociales, et comme une référence importante pour de nombreux praticiens dans les champs de l’action sociale, de l’orientation, des RPS (risques psychosociaux), de l’enseignement, des psychothérapies, des consultants et plus largement des professionnels de la relation.

Avec Eugène Enriquez, à Paris 7, et Robert Sévigny, nous avons fait très tôt le constat que le terme de psychosociologie n’arrivait pas à s’imposer dans le champ universitaire. Il était rejeté par les psychologues comme par les sociologues. Les uns obnubilés par les neurosciences et la psychanalyse considéraient la psychosociologie et la psychologie sociale comme sans intérêt. C’est ainsi que le DESS, le DEA et le Laboratoire de psychologie clinique individuelle et sociale dirigé par Jacqueline Barus-Michel, seront purement et simplement supprimés à l’UFR de Sciences Humaines Cliniques dans les années 1990. Avec le soutien de Eugène Enriquez et Pierre Ansart, je les accueillerai avec plaisir au LCS, non sans combattre les réticences des autres collègues de l’UFR.

Bon nombre de sociologues considèrent la psychologie comme un ennemi à combattre radicalement. « Toute les fois qu’un phénomène social est directement expliqué par un

¹⁶ F. Hanique en complètera le titre : théorie et pratique de l’intervention clinique dans les organisations (TPICO)

phénomène psychique on peut être assurée que l'explication est fautive » écrit E. Durkheim dans les règles de la méthode sociologique (PUF, 1937, p 103) pour défendre l'idée qu'il fallait avant tout expliquer le social par le social. Cette proposition est souvent utilisée pour justifier le rejet, ou a minima la méfiance vis-à-vis de toute tentative de comprendre les interactions entre socio et psycho. Ces sociologues oublient que le même Durkheim, dont ils se réclament, ajoutait que lorsque l'explication sociologique était insuffisante, il était nécessaire de recourir à l'explication psychologique et que chaque sociologue devait également avoir une formation de psychologues afin d'analyser des phénomènes sociopsychiques. « Il est incontestable que les faits sociaux sont produits par une élaboration *sui generis* de faits psychiques (...) Une culture psychologique, plus encore qu'une culture biologique, constitue pour le sociologue une propédeutique nécessaire ; mais elle ne lui sera utile qu'à condition qu'il s'en affranchisse après l'avoir reçue et qu'il la dépasse en la complétant par une culture spécialement sociologique. » (op cit page 111) et il ajoute dans une note en bas de page : « Les phénomènes psychiques ne peuvent avoir de conséquences sociales que quand ils sont si intimement unis à des phénomènes sociaux que l'action des uns et des autres est confondue. C'est le cas de certains faits sociopsychiques. » Cette proposition a longtemps été oubliée. Ce n'est que récemment que les sociologues ont découvert que le désir, les émotions, les affects, la souffrance, la vie psychique, les troubles mentaux, les histoires de vie étaient des composantes à prendre en compte dans l'analyse des faits sociaux et que dans bien des cas, ceux-ci étaient, en fin de compte, des phénomènes sociopsychiques. C'est d'ailleurs pour cette raison que la sociologie clinique est aujourd'hui mieux reconnue et acceptée.

En définitive, nous pourrions considérer que Durkheim est l'un des fondateurs de la psychosociologie. Et pourtant, ce n'est ni l'avis des sociologues, ni celui des psychosociologues. La psychosociologie continue de susciter une grande méfiance dans les milieux scientifiques dans la mesure où elle n'a pas été reconnue par les instances académiques. Les thèses de psychologie sociale et/ou de psychosociologie sont rejetées par les deux disciplines qui se renvoient la balle. Les candidats hybrides se réclamant des deux disciplines sont souvent mal évalués dans les commissions de spécialités chargées d'évaluer les candidats à des postes de chercheurs et d'enseignants chercheurs. Dans les années 1980/ 1990, plus d'une quinzaine de professeurs d'université se réclamaient de la psychosociologie. Les fondateurs de l'ARIP, puis du CIRFIP étaient en grande majorité des enseignants chercheurs. Beaucoup d'entre eux avaient fondés des DEA et des DESS, puis des masters. La plupart de ces formations ont disparus au moment du départ à la retraite de leurs fondateurs. Il en reste quelques traces dans les sciences de l'éducation, mais très peu dans les départements de psychologie.

La psychosociologie s'est donc développée dans le champ de la pratique délaissant celui de la recherche.

Du côté des praticiens, la psychosociologie a connu ses heures de gloire avant et après 1968. La dynamique de groupe a été perçue, à l'époque comme un outil de changement social et d'intervention dans les organisations. La révolution managériale a récupéré cette méthodologie, par exemple dans les cercles de qualité. Les groupes de développement personnel sont devenus des outils au service du pouvoir managérial dans une perspective d'adaptation plus que de critique¹⁷. Une grande majorité des intervenants formés à la psychosociologie se sont reconverti dans le coaching et l'accompagnement individualisé. Les groupes d'analyse de pratiques sont devenus des groupes de parole centrés sur le vécu des participants et non sur les transformations organisationnelles. L'émergence des risques psychosociaux a renforcé ces évolutions en favorisant des accompagnements individualisés au détriment des actions collectives. Quand bien même la majorité des psychosociologues ont souhaité réagir contre ces évolutions, ils n'ont pas su construire les outils théoriques et pratiques pour se dégager des contradictions dans lesquelles la révolution managériale les enfermait. Ils n'ont pas vu que ces évolutions justifiaient de plus en plus l'accusation de psychologisme dont ils étaient l'objet de la part des sociologues mais surtout de tous ceux qui avaient une analyse plus politique de ces évolutions.

J'ai en mémoire une discussion avec Jean Dubost à ce sujet dans les années 1980. Jacqueline Palmade avait suggéré mon nom pour remplacer Guy Palmade dans le duo d'intervenants qu'ils formaient depuis des années à EDF depuis de nombreuses années. Pratiquement tous les cadres de l'entreprise participaient à des séminaires de dynamique de groupe d'une dizaine de jours, en résidentiel, animés par les deux psychosociologues. Dans la discussion, je faisais remarquer à Jean, ancien trotskyste, auteur d'un manuel sur l'intervention très politique¹⁸, que leur méthodologie ne me semblait pas prendre en compte les effets de la révolution managériale qui commençait à inspirer les réformes des entreprises publiques. La dynamique de groupe favorisait l'adaptation et la soumission à la révolution managériale sans donner les outils pour comprendre en quoi elle contribuait à intérioriser les exigences d'excellence et de performances de l'entreprise sans aucune distance critique. J'ai senti qu'il ne comprenait pas pourquoi j'accordais tant d'importance à l'organisation. Nous n'étions pas sur la même longueur d'onde et il ne donnera pas suite à sa proposition. Quelques années plus tard, dans les années 2000,

17 CF Valérie Brunel, Les managers de l'âme, La Découverte, 2004.

18 Jean Dubost, L'intervention psychosociologique, PUF, 1987.

Véronique Guienne animait un séminaire auprès des hauts cadres dirigeants de cette même entreprise. Depuis deux années, ces cadres avaient décidé de travailler sur « *Le coût de l'excellence* », et sur les effets de la révolution managériale au sein de leur organisation. Ils se réunissaient régulièrement avec Véronique, pour rédiger une note très critique sur les réformes qu'ils étaient par ailleurs chargés de mettre en œuvre, et ils souhaitaient avoir mon avis sur cette note. J'étais particulièrement intéressé et admiratif de « l'excellence » de leur analyse critique qui illustraient les hypothèses développées dans notre ouvrage. Pour une fois, un travail « scientifique » était repris par les acteurs concernés pour accompagner leur réflexion sur leur propre action. En fait, ils réalisaient avec Véronique, ce que j'aurais aimé faire avec Jean Dubost quinze ans plus tôt. À la fin de la journée, après avoir approfondies nos analyses respectives et constaté leurs proximités, je demande à ces cadres dirigeants ce qu'ils comptaient en faire. J'avais dans l'idée qu'ils allaient impliqués les autres managers de l'entreprises, en particulier leurs collaborateurs. Quelle ne fût pas ma surprise face à leur réponse unanime : « Vous n'y pensez pas ! Ils ne seraient plus motivés pour appliquer les réformes que nous devons mettre en œuvre. » Faut-il y voir de la duplicité, l'expression d'un clivage du moi, d'un faux self ? Ou aussi une réaction stratégique pour préserver leurs positions ?¹⁹

Quoiqu'il en soit, c'est une belle illustration d'une hypothèse que je formulerai plus tard, avec Fabienne Hanique, sur les organisations paradoxantes et sur la nécessité de penser l'implication des managers et l'ensemble du personnel dans les processus de changement. Ce n'est pas le comportement des acteurs qui est déterminant, mais les outils de gestion qui structurent ces comportements. Ils convient donc de dépasser les problématiques psychosociologiques pour former des intervenants capables d'analyser la hiérarchie des contradictions entre les registres socio-économiques (des logiques capitalistes financières), organisationnels (des outils de gestions et des pratiques managériales) et psychosociologiques (au niveau des collectifs et des personnes). Il convient également de leur donner les outils théoriques et méthodologiques cohérents avec cette problématique. L'organidrame est l'un de ces outils.

Cette expérience a été déterminante dans le sentiment qu'il fallait dépasser les impasses de la psychosociologie sur deux points :

¹⁹ Le contrat de confidentialité qui liait Véronique Guienne à ses commanditaires, et par ricochet, moi-même empêche de diffuser cette note et de rendre public un travail qui aurait dû servir à éviter que cette entreprise, fleuron de l'industrie française, entre dans une crise similaire à celle de France Télécom et de toutes les entreprises publiques soumises aux dictats du *New public management*.

- 1) Que la recherche est nécessaire pour fonder la pratique et que beaucoup d'excellents praticiens ne sont pas conscients des fondements théoriques des démarches qu'ils mettent en œuvre. L'écoute clinique centrée sur la personne n'est pas suffisante pour se dégager des déterminants sociaux qui déterminent les comportements individuels.
- 2) Qu'une formation sociologique est nécessaire pour mieux saisir la nature de ces déterminismes et des effets sociopsychiques qu'ils génèrent²⁰.

D'autant que face à ces impasses, beaucoup de psychosociologues faisaient le chemin inverse. Ils pensaient pouvoir garder un esprit critique en allant du côté de la psychanalyse. Dans les années 1960/1970, celle-ci attirait bon nombre de contestataires. Les Lacaniens trouvaient à l'Université de Vincennes une assise qui leur conférait un brevet de contestataires. Jacques Alain Miller, gendre de Lacan et ancien maoïste attirait à lui des psychosociologues en perte de repères (d'heureux pères...). La psychanalyse apportait à la psychosociologie une assise théorique consistante qu'elle ne trouvait pas chez les fondateurs comme Lewin ou Rogers. Mais cette référence les conduisait à des pratiques plus proches de la psychothérapie, individuelle et groupale, se centrant alors sur le changement individuel et abandonnant la question du changement social. Le repli théorique sur la psychanalyse conduisait logiquement à abandonner les assises sociologiques de la psychosociologie. D'autres sont allés du côté du coaching, du conseil, du consulting, du développement personnel, autant de pratiques qui peuvent aider les personnes à mieux supporter les RPS, mais ne donnent pas les moyens d'en comprendre les causes. Hélène Weber dans *Du Ketchup dans les veines*, Valérie Brunel dans *Les managers de l'âme*, Marie-Anne Dujarrier dans *l'idéal au travail*, Fabienne Hanique dans *Le sens du travail*, Agnès Vandeveldde dans *La novlangue managériale* l'ont bien montré.

En fait les orientations psychosociologiques vont s'éclater dans des orientations multiples comme la psychologie sociale clinique, la psychodynamique du travail, la clinique de l'activité, la clinique narrative, chacune essayant de faire école. De même l'ARIP va éclater donnant lieu à la fondation du CIRFIP, puis de Transitions. Dans le DEA de psychologie sociale individuelle et collective, dans les années 1980, tous ces courants cohabitaient avec Claude Revault d'Allonnes, Max Pagès, Jacqueline Barus-Michel, Christophe Dejourné, Michel Bonetti, Feys Regis... Dans les années 1990, ils vont se disperser. D'où un double émiettement institutionnel et théorique.

²⁰ Vincent de Gaulejac, *Dénouer les nœuds sociopsychiques*, Paris, Odile Jacob, 2020.

Je me souviens par exemple d'un débat avec Christophe Dejours qui nous avait invité, Nicole Aubert et moi, dans son laboratoire, après la publication de notre ouvrage *Le coût de l'excellence*. À certains égards, nous étions assez proches. Son livre sur *Travail, usure mentale* (1993) était très proche des travaux d'Eliot Jaques et Max Pagès sur les systèmes défensifs collectifs dans les organisations. Je me souviens surtout de sa résistance à considérer l'organisation comme un système sociomental producteur des individus qui contribuent à sa reproduction. Il considérait l'organisation comme un artefact. Ses références sociologiques étaient du côté du travail.

J'ai pu constater, à partir de ces années 1990 l'émergence de replis disciplinaires (identitaires), confortés par la diffusion de modalités d'évaluation dans la recherche, favorisant la compétition plus que la collaboration, l'individualisation plus que la transversalité, la défense de « sa chapelle » au détriment de la problématisation multiple...

Qu'en est-il aujourd'hui ? Le départ à la retraite des différentes « têtes de gondole » qui ont tenus le devant de la scène dans les années 2010/2020, produit un grand vide. L'impérialisme vorace des neurosciences et du cognitivisme semble marginaliser encore un peu plus les approches cliniques. Les attaques contre la psychanalyse sont de plus en plus virulentes. Le destin de l'UFR Études psychanalytiques semble plutôt sombre. Ce n'est pas seulement la psychosociologie qui est en danger, mais toutes les approches défendant une démarche clinique.

Pour autant ces inquiétudes ne doivent pas nous décourager. Heureusement il reste des revues comme la NRP, Connexions, de multiples publications qui démontrent que la survie d'une orientation scientifique dépend essentiellement de la qualité des recherches et donc de la formation de chercheurs qui ne peut se faire qu'à l'Université. D'où l'importance de ce master qui nous accueille ici, dans cette nouvelle « Université de Paris » auquel je souhaite un avenir radieux...

Je m'enorgueillis d'avoir assumé cette tâche avec mes collègues du LCS, puis LCSP. Il se trouve que cet exposé du 9 novembre sera suivi de trois soutenances de thèses, les trois dernières pour moi : le 10 novembre Xavier Léon, et en décembre Ting Chen et Quentin Froment. Je dois dire que c'est une immense fierté pour moi d'avoir été choisi comme directeur de thèse par plusieurs générations de doctorants particulièrement brillant(e)s qui ont pour la plupart publiés leur thèse, quelques-uns ont obtenu des prix prestigieux (en France et au Brésil), et des postes à l'Université (ici même pour certaines). J'en profite pour les remercier infiniment pour tout ce qu'elles m'ont apporté, pour leur confiance et leur fidélité Quel bonheur d'enseigner ce que

l'on aime, de le transmettre, et de constater que ce qui a été transmis contribue à faire germer d'autres transmissions.

L'autre dimension qui a permis d'imposer la sociologie clinique et de lui donner sa légitimité est du côté de l'international.

L'association rencontres dialectique, les colloques de Spetses, jusqu'à la création du RISC

Au début des années quatre-vingt, avec Max Pagès et ses collègues de Paris 7, nous fondons un réseau, *Rencontres dialectiques*, destinée à favoriser des échanges avec tous ceux qui « naviguent » dans les interfaces entre socio et psycho, social et psychique, théorie et pratique, changement individuel et changement social, travail thérapeutique et action politique, recherche et intervention... La majorité sont dans la mouvance de la psychosociologie, mais d'autres viennent de la psychanalyse, des sciences de l'éducation, de la pédagogie institutionnelles, de la sociologie critique, de la philosophie, du féminisme, des mouvements de l'éducation populaire, des pratiques de développement personnel, de l'art thérapie, du théâtre de l'opprimé... Ensemble bigarré, iconoclaste et créatif de marginaux sécants²¹ qui recherche des espaces non conformiste d'expression collective permettant une réflexion approfondie sur leur pratiques.

Nous nous réunissons une première fois à Spetses, sous l'impulsion de Klimis Navridis, en mai 1989. Spetses (en grec moderne : Σπέτσες) est une île grecque du golfe Saronique, en face d'Épidaure, à trois heures du Pirée par les *flying dolphin*, des bateaux aéroglisseurs qui desservent également Hydra. Nous y vivons des moments de grâce, mélange de rencontres intellectuelles, de bains de mer et de longues soirées dans les tavernes de l'île. Klimis est un organisateur hors pair qui sait concilier l'hospitalité, la convivialité et l'art de la rencontre. Nous nous retrouverons tous les quatre/cinq ans jusqu'au début des années 2000. Plusieurs numéros de revue ou livres rendent compte de nos débats en français et en grecque²².

21 Le marginal sécant est un chercheur ou professionnel qui développe ses activités à la marge de sa discipline et qui, de se fait, se trouve en connexion avec d'autres, en dehors de son champ d'intervention d'origine.

22 Revue Psychologie Clinique, N°1, 1999, Klincksieck : N. Aubert, V. de Gaulejac, K. Navridis, L'aventure psychosociologique, Paris, Desclée de Brouwer, 1997. K. Navridis, Sociétés en crise et recherche de sens, Athènes, Castoniatis, K. Navridis et N. Christakis, Le sujet hypermoderne, Athènes, Ellenica Grammata, 2010.

Au-delà du plaisir de la rencontre, se crée un réseau international, d'abord implanté en Europe du sud, et dans les pays francophone (Belgique, Suisse, Québec), bien vite rejoint par des collègues italiens, mexicains, brésiliens, chiliens, uruguayens, argentins, qui partagent nos préoccupations. Ce réseau va permettre un développement accéléré et spectaculaire de la sociologie clinique. Les rencontres de Spetses sont initialement marquées du sceau de la psychologie sociale et la psychosociologie qui sont les disciplines de référence de la majorité des animateurs de ce réseau, dont Max Pagès, Claude Revault d'Allonnes, Jacqueline Barus-Michel, Eugène Enriquez, Florence Giust-Desprairies et Klimis Navridis. La sociologie clinique va se couler dans se moule initiale et prendre son envol en 1992 au moment de sa reconnaissance au sein de l'AIS (Association Internationale de Sociologie) et de l' AISLF (Association Internationale des Sociologues de Langues Française). Ces réseaux vont alors se féconder et multiplier les colloques dans différents pays, en particulier au Québec, au Mexique et en Amérique du sud.

Durant ces années (1989-2020), jusqu'à la pandémie de la Covid 19, nous organiserons un ou deux colloques par an en nous appuyant sur les congrès de l'AIS et l' AISLF qui se tiennent alternativement tous les quatre ans, et les initiatives locales sous l'impulsion des membres les plus dynamiques de ce qui deviendra le RISC (réseau international de sociologie clinique) fondé en 2015. La dynamique de ce réseau va permettre de développer trois types d'activité : des journées d'études, des cours et des colloques, qui sont l'occasion d'échanger sur nos recherches, de présenter la sociologie clinique, d'attirer des jeunes doctorants qui viendront faire leur doctorat ou leur post-doctorat au laboratoire de changement social ; des publications collectives et des traductions qui favoriseront la diffusion de cette orientation ; et pour ce qui me concerne plus personnellement, l'organisation de groupes d'implication et de recherche que je vais co-animer, au Mexique avec Elvia Taracena, au Québec avec Jacques Rhéaume, puis Diane Laroche et Lucie Mercier, en Uruguay et en Argentine avec Ana Maria Araujo, Ana Correa et Marcela de Grande, au Brésil avec Norma Takeuti, Teresa Cristina Carreiterros, Christiane Girard, Ana Massa, Fernando Gastal de Castro et Matheus Viana Braz, au Chili avec Dariela Sharim, Francesca Marquez et Patricia Guerrero, en Russie avec Igor Massalkov, en Turquie avec Verda Irtis et Iclal Incioglu.

J'ai évoqué différents aspects de cette activité internationale dans mon livre *Dénouer les nœuds sociopsychiques* : le travail intense dans les GIR après les dictature en Uruguay, au Chili et en Argentine, ou comment refaire société quand elles ont été fracturées par la violence politique et la répression sauvage ; le travail avec Diane Laroche au Québec avec la Maison Saint Dominique qui accueille des résidents avec un passé psychiatrique lourd, ou comment

l'approche « roman familial et trajectoire sociale » permet d'advenir comme sujet ; le travail avec Isabelle Seret en Belgique, à la demande de famille de djihadistes et de victimes des attentats pour développer une justice restauratrice et retisser du lien. Autant de chantiers qui illustrent comment la démarche socioclinique est précieuse pour désamorcer la violence sociale, restaurer les liens dévastés par la répression sociale, l'exclusion, la folie, la haine...

J'ai toujours cherché à favoriser la co-existence entre trois types de savoir : les savoirs savants, produits et enseignés à l'université et dans les centres de recherche, les savoirs professionnels construits dans la pratique, et les savoirs existentiels issu de l'expérience vécu, des aventures, des découvertes et des épreuves que la vie nous réserve. Trois formes de savoir qui nécessite des espaces, des cadres, des logiques de transmission adaptés à chacun d'eux. Le projet d'une sociologie clinique, s'inscrit dans cette subversion des savoirs puisqu'il s'agit d'une orientation, respectant les exigences de la recherche scientifique, qui s'appuie sur la méthode clinique, donc une pratique d'intervention en situation avec des acteurs sociaux impliqués dans l'action, sensible à la dimension existentielle des rapports sociaux, attentive à entendre et analyser la façon dont ces acteurs sont aussi des sujets ayant quelque chose à dire sur la façon dont ils vivent la société qu'ils contribuent à produire.

Si l'on peut parler de la clinique à l'université, il est difficile d'y transmettre la pratique. J'ai essayé d'animer des groupes d'implication et de recherche dans le cadre de la formation continue de l'UFR de Sciences Humaines Cliniques (Université Paris Diderot). Je me suis heurté à des logiques institutionnelles illustrant les résistances à développer une pédagogie fondée sur l'écoute sensible, l'implication personnelle, la non évaluation, l'expression verbale et non verbale. Il fallait donc construire d'autres espaces, adaptés au projet de former des cliniciens. Après la dissolution de Germinal, l'association fondée avec Michel Bonetti et Jean Fraisse au sein de laquelle nous avons développé les premiers GIR (groupes d'implication et de recherche), nous avons créé une première association, Itinérances, Ce groupe va s'élargir et fonder l'Institut international de sociologie clinique en 2001 Jean Michel Fourcade accepte d'en être le gérant et de nous accueillir dans l'hôtel particulier qu'il loue dans la rue du Regard à Paris. Pendant une douzaine d'année, ce groupe connaîtra une ère de prospérité importante, multipliant les thématiques des GIR, organisant des journées d'études, des colloques, des formations longues, dans une entente, parfois semée d'embuches, de rivalités, de départs et d'arrivées nouvelles.

L'aventure durera 12 ans. Je tiens ici à rendre hommage à Jean Michel Fourcade qui nous à quitter. Son rôle dans le développement de la psychanalyse intégrative a été essentiel.²³

La création du RISC

À l'Université, une cabale s'organisait au sein de l'UFR de sciences sociales, soutenu par la Présidence pour fusionner le LCS avec un autre laboratoire en grande difficulté. Partant à la retraite, je n'avais plus les moyens de m'opposer à des décisions qui nous amputaient de notre autonomie. L'avenir de la sociologie clinique était sombre. Il fallait préserver l'essentiel : le master « sociologie clinique et psychosociologie » avec ses deux branches l'une de recherche, l'autre professionnelle (Théorie et Pratique de l'Intervention Clinique dans les Organisations), mais aussi assurer le recrutement de professeurs en mesure de défendre l'existence de la sociologie clinique à l'Université. L'obtention d'un poste de professeur pour Fabienne Hanique et le recrutement de Marie Anne Dujarier, avec le soutien actif de Florence Giust-Desprairies, a permis de maintenir l'essentiel.

Avec le soutien actif d'un collectif réunissant des collègues/amis/ convaincus de l'intérêt de poursuivre l'aventure de la sociologie clinique, nous décidons de fonder le RISC et d'organiser un colloque inaugural en avril 2015. Pour moi il était nécessaire d'inscrire ce nouvel organisme dans des filiations à la fois personnelles, intellectuelles et institutionnelles. Les Cinq présidents d'honneur illustrent cette volonté :

Max Pagès : Le fondateur du LCS, mon directeur de thèse, celui qui m'a formé à la recherche, qui m'a donné l'autorisation et la liberté de penser, m'a initié au psychodrame émotionnel, à l'écoute complexe, à la démarche clinique, versus rogérienne.

Robert Sévigny : Professeur de sociologie à l'Université de Montréal, co-fondateur d'un groupe de travail sur la sociologie clinique à l'AIS avec Jan Fritz, et des comités de recherche à l'AISLF et l'AIS, auteur de travaux passionnants sur la psychiatrie en Chine et, avec Jacques Rhéaume, les savoirs implicites des praticiens du social

Eugène Enriquez : Le cher collègue et ami qui m'a ouvert les portes pour un poste de professeur à Paris 7, a soutenu toutes mes initiatives, a mis en exergue l'œuvre sociologique de Freud (*De la horde à l'État*, 1983) à été un compagnon de route actif dans la construction de la sociologie clinique

²³ Jean Michel Fourcade, Sociologie clinique et psychanalyse intégrative, in La part de social en nous, sous la direction de V. de Gaulejac et C. Coquelle, Toulouse, ÉRÈS, 2017.

Jacqueline Barus-Michel qui était directrice du Laboratoire de psychologie sociale à l'UFR de Sciences Humaines cliniques, à la suite Claude Revault d'Allonnes, sauvagement éliminée de cette UFR par une cabale de psychanalystes impérialistes et unidimensionnels. J'ai eu le bonheur de l'accueillir au LCS où elle nous a apporté son intelligence, son dynamisme, son humour, en particulier dans les « impromptus » lors de nos colloques : petites scènes tragicomiques illustrant nos débats. C'est lors d'une de ces scènes, au colloque fondateur du RISC qu'elle tirera sa révérence, en nous souhaitant bonne chance de poursuivre la route sans elle.

Michel Le Ven, Professeur à l'Université de Belo Horizonte. il était une figure majeure de l'histoire orale. Adeptes de la théologie de la libération, il avait combattu la dictature, été arrêté et torturé. Dans un pays sans mémoire, Il avait recueilli des témoignages sur cette période sombre de l'histoire du Brésil et fondé un mémorial à l'Université de Belo Horizonte qui sera sauvagement dénoncé par les partisans de Bolsonaro.

Ces cinq figures tutélaires au-dessus du berceau du RISC étaient importantes pour concrétiser un projet scientifique, politique et international.

Le RISC est un réseau sur trois continents avec des correspondants internationaux fiables, compétents, actif, solidaires impliqués dans un projet collectif et politique, rassemblant des chercheurs et des praticiens. Un projet pour soutenir les initiatives locales générées dans différents pays ; articuler le local et le globale ; favoriser les collaborations entre chercheurs et praticiens ; donner de la légitimité aux collègues dans leurs carrières universitaires ; favoriser les publications, les traductions, les diffusions d'ouvrages et d'articles, les échanges inter universitaires ; soutenir l'organisation d'évènements, colloques, journées d'études, formations dans les différents pays... Un projet pour compléter les formations universitaires par des formations « cliniques » impossibles à réaliser dans des institutions « académiques ».

C'est peut-être également l'attention délicate de certains collègues qui, à l'heure de ma retraite, souhaitaient me trouver une place à la mesure de leur bienveillance à mon égard afin de m'occuper... de ne pas dilapider mon capital social, intellectuel ; de canaliser ma force de travail au service du développement de la sociologie clinique... Et de satisfaire mon goût des voyages, des rencontres nouvelles, de la transmission.

S'autoriser à écrire

C'est dans l'écriture que s'effectue l'essentiel de la théorisation. La verbalisation à l'œuvre dans les interventions et les groupes d'implication et de recherche est souvent un préalable. Premières formulations d'hypothèses empiriques qui naissent dans l'analyse des données produites par les supports, par les situations explorées, par les histoires de vie évoquées. Mais ces hypothèses encore en friche, ces premières formulations souvent intuitives mais encore maladroites ne prennent vraiment forme que lorsqu'elles sont écrites.

J'ai eu très longtemps l'angoisse de la page blanche, bloqué par l'impression que je ne pourrais jamais exprimer par l'écriture tout ce que j'arrivais pourtant à exprimer relativement facilement à l'oral, bloqué par une dyslexie rampante et une dysorthographe exubérante. J'enviais Max et Michel qui semblait avoir tant de facilités. Nous avons mis en place à Germinal un dispositif d'écriture collective consistant à nous répartir la tâche puis à mettre en commun nos textes à partir d'une correction impitoyable des productions de chacun. Nous avons une règle : le lecteur a toujours raison. Et une conviction : il faut apprendre à dépasser les investissements narcissiques de chacun : ce que j'écris, ce n'est pas moi. Il convient d'apprendre à se décoller de ce que l'on écrit pour l'évaluer comme une production extérieure au sujet dont la valeur doit être apprécié en soi et non en référence à son auteur.

D'où l'intérêt d'écrire à plusieurs.

L'écriture est comme l'amour : « C'est une joie et une souffrance » (réplique culte des films de François Truffaut). J'ai eu la chance de partager la souffrance et le plaisir d'écrire avec d'autres²⁴. À chaque fois le plaisir à atténuer la souffrance, mais surtout, au fur et à mesure, le plaisir l'a nettement emporté. J'ai appris à écrire en essayant de trouver la bonne mesure entre la rigueur théorique et la démarche clinique. La rigueur théorique consiste à mettre en discussion ses hypothèses avec les collègues de la communauté scientifiques qui ont travaillé sur des questions similaires. Il s'agit donc d'un côté d'assimiler les thèses de ces auteurs et de confronter ses propres hypothèses à leurs approches. Il convient également de mettre à jour les fondements épistémologiques de sa propre réflexion. On ne pense pas tout seul. Le travail scientifique consiste à savoir se situer dans sa discipline, reconnaître ce que l'on doit aux autres dans la construction de sa propre pensée et la mettre en discussion en la confrontant aux recherches menées par ses pairs. La démarche clinique consiste à produire de la connaissance en accompagnant les acteurs concernés par les phénomènes que l'on souhaite explorer, au plus près du vécu. Cette proximité qui renvoie à l'étymologie du terme Klinique (au chevet du lit du

²⁴ 8 livres en solitaire, 13 à deux ou trois et 15 directions d'ouvrages collectifs.

malade) induit une validation complémentaire à celles qui sont à l'œuvre dans le travail scientifique. La mise à l'épreuve de ses résultats de recherche par d'autres scientifiques qui les mettent en discussion est indispensable pour reconnaître la validité de ces résultats. Mais cette reconnaissance scientifique doit être complétée par une autre forme de reconnaissance : en quoi la connaissance produite permet aux personnes concernées de mieux comprendre ce qu'ils vivent. En quoi elle fait sens pour eux. Et en quoi ce sens les aide non seulement à comprendre mais également à vivre mieux les problèmes, les conflits, les souffrances, les difficultés qu'ils rencontrent.

Il s'agit donc de combiner une écriture scientifique et une écriture clinique. La première s'acquiert dans le travail universitaire, les mémoires de DEA, les thèses de doctorat, les rapports de recherches, les publications scientifiques. Notons au passage qu'il n'y a pas de cours pour apprendre à écrire à l'université. Les étudiants sont censés savoir ou apprendre par eux-mêmes. On les encourage à publier des articles dans les bonnes revues scientifiques, mais dans la lutte pour être publié, ils sont souvent bien seuls. L'écriture clinique est d'une autre nature, elle demande d'autres qualités. Il s'agit de présenter des cas, de raconter des histoires qui sont autant d'illustrations de théories, qui permettent d'exposer de hypothèses, d'analyser des situations concrètes. Il s'agit alors d'écrire des articles et des revues qui « parlent » à un public plus large. À l'occasion de la sortie de *La société malade de la gestion* j'ai reçu un mail d'une lectrice me racontant son histoire en entreprise, les difficultés rencontrées et combien mon livre l'avait aidé à comprendre ce qu'elle vivait : « Je vous remercie parce que en lisant votre ouvrage, je me suis rendu compte que ce n'était pas tout dans ma tête ». Ce commentaire m'a fait penser que j'avais trouvé le bon équilibre entre l'exigence scientifique et l'exigence clinique.

Dans les sciences humaines, les livres ne se vendent pas très bien. J'ai eu la chance d'obtenir quelques prix comme le prix Fabien de l'Académie Française, le prix du livre d'entreprise. J'ai été membre du Jury du livre du travail et de l'entreprise. Je participe à des salons, à des présentations dans des librairies, je signe des dédicaces. Six de mes ouvrages sont publiés en Poche. Sept ont été traduits en espagnol, en portugais, en Russe, en Grecque, en Turc, en Roumain. Je suis devenu un auteur reconnu. J'ai mis du temps à assimiler cette nouvelle identité professionnelle, être un écrivain. Beaucoup de gens souhaitent me rencontrer parce qu'ils m'ont lu. Ils me disent parfois que cette lecture a changé leur vie. Sans céder aux sirènes de la renommée, cela m'étonne, me touche et m'ébahit. Mais cela me fait aussi peur. Il y a quelque chose de grisant et de menaçant d'être ainsi mis hors du commun. Il n'y a là aucune forfanterie, mais une méfiance vis-à-vis du piédestal, des illusions de l'idéalité, des pièges de l'excellence.

Pour autant, je suis fier d'avoir écrit des ouvrages qui deviennent des références, dans le milieu scientifique et auprès d'un public élargit.

Un mot sur mes deux derniers ouvrages. *Dénouer les nœuds sociopsychiques* reprend différentes situations à partir des groupes animés en Amériques du sud, après les dictatures, au Québec avec des résidents affectés de troubles mentaux sévères, en Belgique avec des mères de djihadistes, autant de situations qui illustrent la pertinence de cette démarche clinique pour travailler sur la violence sans violence. Et enfin, le petit dernier que nous aurons la joie de vous présenter avec René Badache, le 1^{er} décembre à la librairie Tschann : *Mettre sa vie en jeu*. Je me rends compte que ces deux ouvrages exposent les deux démarches méthodologiques qui incarne pour moi la sociologie clinique : les groupes d'implication et de recherche et l'organidrame que nous proposons d'appeler *le théâtre d'intervention socioclinique*. Ce sont deux démarches au carrefour de la recherche, de la clinique et de l'art. Deux démarches que j'ai envie de transmettre à d'autres. Et ce que j'apprécie par-dessus tout, deux espaces qui incarne « l'alchimie clinique », une aire transitionnelle en jeu et réalité, qui permet de transformer les pleurs en rire, les passions tristes en passions joyeuses, les épreuves existentielles en supports de connaissance de soi et des autres.

Avant de conclure et au risque de succomber aux trompettes de la renommée j'aimerais évoquer les quelques marques de reconnaissances publiques qui ont jalonnées ma carrière.

Deux prix pour mon premier livre, *Les jeunes de la rue*, avec Gilbert Mury (prix Fabien de l'Académie Française) et pour *Le coût de l'excellence* avec Nicole Aubert (Prix du livre d'entreprise).

Sept prix de thèses pour six doctorants dont le mérite leur revient mais qui illustrent une forme d'excellence au LCS que les évaluations institutionnelles ne prenaient pas en compte. Fabienne Hanique avait montré le chemin pour le *Prix du Monde de la recherche*, suivie de Marie-Anne Dujarrier, de Aude Harlé (qui en plus décrocha le premier prix décerné par le Sénat pour un ouvrage de sciences sociales), Muriel Montagut, Emmanuel Gratton et Fernando Gastal de Castro qui a obtenu le prix de thèse décerné chaque année par la COFECUB, l'équivalent du CNRS. C'est une grande fierté pour moi d'avoir accompagné ces travaux ainsi que tous ceux des autres doctorants qui ont donné une consistance à la sociologie clinique. Les prix de la recherche du Monde étaient décernés par Edgar Morin qui résumait chacune des thèses en quelques minutes avec une élégance et une intelligence remarquable. Je suis infiniment

reconnaissant à tous ces jeunes chercheurs qui m'ont demandé de les accompagner et m'ont donné en retour ce plaisir incomparable de produire des thèses remarquables et remarquées. D'autres reconnaissances viendront, tout à fait inattendues, comme le prix Sorokin délivré par l'Association Russe de Sociologie et l'Université de Lomonosov, grâce à Igor Massalkov. Je me souviendrais longtemps de la cérémonie à Moscou, sous les lambris d'une immense salle aux lustres impressionnant qui n'avait rien à envier aux grandes célébrations de l'ère soviétique. Mais aussi ma nomination comme docteur *Honoris Causa* de l'Université de Mons, en Belgique, avec comme parrain Jean Vandewattyne. Ce fût la première fois et sans doute la dernière que je serais revêtu d'une toge de professeur des universités avec une écharpe bleu ciel barrée d'hermine blanche. Et une autre nomination comme docteur honoris causa de l'Université de Rosario, en Argentine, dans laquelle a été fondée un laboratoire de sociologie clinique. J'aurais peut-être l'occasion d'aller les rencontrer lorsque la pandémie ne limitera plus les possibilités de voyager.

En conclusion

J'ai tenté de démêler quelques fils entre mon histoire et des institutions, des organismes, des groupes, des réseaux. Je me rends compte à quel point, pour lutter contre les violences institutionnelles, j'ai eu besoin de m'entourer de collectifs protecteurs, de relations dans lesquelles l'affectif, l'intellectuel et le professionnel étaient fortement entremêlés. Ma défense de la clinique est placée sous le signe de la non-violence, le besoin de travailler dans la confiance, le respect mutuel, la considération, la réciprocité.

J'ai été sélectif dans mes propos, discret sur ma vie intime, familiale, extra professionnelle. Je trouve indécent et suspect la mode du « coming out social » qui semble de mise aujourd'hui. Comme si pour exister il convenait de produire un récit de soi-même qui mette en exergue les épreuves surmontées, les maltraitances supportées, les violences subies. Le soi-disant, l'autofiction, le *prima de la vérité* subjective, l'affirmation du Moi-Je sont les différentes facettes d'un phénomène social illustrant une dérive égotique hyper-individualiste qui interroge sur l'engouement des récits de soi. J'espère n'avoir pas succombé à ce travers.

J'ai aimé passionnément l'Université, mon métier d'enseignant-chercheur, la pratique clinique, l'écriture... J'observe les dégâts de l'idéologie de l'excellence, de la folie de l'évaluation managériale et des nouvelles procédures qui transforment ces métiers. Je constate

que les analyses critiques que nous avons produites sur les conséquences néfastes et toxiques de ces changements sont très bien appréciées par ceux qui les subissent mais ne semblent pas suivis d'effets du côté des décideurs. Il y a là une illustration de la société paradoxante qui m'intéresse comme sociologue, m'afflige comme citoyen et me préoccupe pour mes collègues encore en activité. Pour autant, la tenue de ce séminaire montre que de beaux moments sont encore possible et je vous remercie pour votre écoute sensible et amicale.

Je vous donne rendez-vous dans 25 ans pour une troisième séance dans ce séminaire si précieux pour comprendre les filiations et les transmissions au cœur de nos métiers d'enseignants chercheurs. Je compte sur vous pour y participer...

Vincent de Gaulejac, Paris, 9 novembre 2021.